

« Crois seulement »

Marc 5, 21–43

Jésus guérit une femme et ramène à la vie la fille de Jaïros

Jésus regagna en barque l'autre rive. Une foule de gens s'assembla autour de lui alors qu'il se tenait au bord de l'eau. Un des dirigeants de la synagogue, nommé Jaïros, arriva.

Il voit Jésus, tombe à ses pieds et le supplie avec insistance :

« *Ma petite fille est mourante, dit-il. Viens poser les mains sur elle afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive !* » Jésus partit avec lui. Une grande foule le suivait et on le pressait de tous côtés.

Il y avait là une femme qui avait des pertes de sang depuis douze ans. Elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins. Elle y avait dépensé tout son argent, mais cela n'avait servi à rien ; au contraire, elle allait plus mal. Elle avait entendu parler de Jésus. Elle vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Car elle se disait : « *Si je touche au moins ses vêtements, je serai sauvée !* »

Sa perte de sang s'arrêta aussitôt et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Au même moment, Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna au milieu de la foule et il demandait : « *Qui a touché mes vêtements ?* » Ses disciples lui répondirent : « *Tu vois la foule qui te presse de tous côtés, et tu demandes : "Qui m'a touché ?"* »

Mais Jésus regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. La femme tremblait de peur parce qu'elle savait ce qui lui était arrivé ; elle vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit : « *Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix, et sois guérie de ton mal.* »

Comme Jésus parlait encore, des gens arrivent de la maison du dirigeant de la synagogue et lui disent : « *Ta fille est morte. Pourquoi déranger encore le maître ?* » Mais Jésus, surprénant ces paroles, dit au dirigeant de la synagogue : « *N'aie pas peur, crois seulement !* » Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques et Jean son frère. Ils arrivent à la maison du dirigeant de la synagogue, où Jésus voit l'agitation et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « *Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte, elle dort.* » Mais ils se moquent de lui. Alors il les fait tous sortir, prend avec lui le père, la mère et ses trois disciples ; puis il entre dans la pièce où se trouve l'enfant. Il la prend par la main et lui dit : « *Talitha koum !* » Cela se traduit "jeune fille, je te le dis, lève-toi !" La jeune fille, qui avait douze ans, se leva aussitôt et se mit à marcher. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Mais Jésus leur recommanda fermement de ne le faire savoir à personne, et il dit de lui donner à manger.

Dimanche dernier, Jésus et ses disciples avaient traversé le lac de Galilée, de nuit. Une tempête s'était levée. Les disciples ont eu peur tandis Jésus, lui, dormait. Ils l'ont réveillé. Ce que le vent et les vagues n'avaient pas réussi à faire. Jésus a calmé la tempête et, par conséquent, à apaisé ses disciples. Il leur a alors posé cette question : *Pourquoi avez-vous peur, n'avez-vous pas encore la foi ?* Dans sa prédication – que je vous invite à lire ou à relire, elle est sur le site de l'Église – Laurence disait fort justement que la peur est dans ce « pas encore » et que la foi permet de sortir de la stupeur qui paralyse en ouvrant un chemin, en offrant une autre perspective. D'où la question : qui est Jésus pour nous ? Avec pour corollaire

le cheminement de l'être parce qu'en fin de compte on n'est jamais certain d'être arrivé au bout de la foi, ou ne serait-ce que d'avoir la foi grande comme une graine de moutarde. La foi ne se possède pas un jour pour toujours. Elle se découvre chaque jour, avec des hauts et des bas, et toujours la question : qui est Jésus pour nous ?

Cheminement, traversée... et à nouveau Jésus qui regagne l'autre rive du lac, qui revient à son point de départ, à son origine. Cette fois-ci, le voyage se déroule tout à fait normalement. Rien à en dire, rien à redire. À l'arrivée, une grande foule... comme d'habitude. Parmi cette foule, un homme ressort, pas n'importe lequel : Jaïros, un des chefs de la synagogue. Un notable donc. En principe, un homme de ce rang n'aurait pas dû être là. Un notable ne se mêle pas à la foule, il est au-dessus d'elle. Pour lui, Jésus ne devait être rien, rien d'autre qu'un quidam quelconque. Cependant, le voici qui se jette à ses pieds et le supplie. Il s'abaisse, il descend de son piédestal social. Non seulement il consent à se mêler au peuple, à se mettre à son niveau, mais en plus il s'écrase devant Jésus. Qui est-il pour lui ? Un guérisseur ou plus que cela ? Autre question, peut-être davantage pertinente à ce moment précis de sa vie : qui est-il lui-même ? Lui, le seul dont l'identité soit révélée, dont nous savons le rang dans la société, qui est-il lorsqu'il prend la parole aux pieds de Jésus ? Il n'est plus qu'un père, un père désespéré – *ma petite fille est sur le point de mourir !* – qui a foi en Jésus – *viens, impose-lui les mains afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive*. Dès cet instant de profonde humilité, de retour à l'être plus qu'au paraître, le parlant qu'il est cesse de parler, comme s'il n'avait plus la parole, muet qu'il est devenu parce que, là, il a tout dit. Le notable qu'il est, haut parleur, est réduit au silence, à rien, écrasement... Il attend, il espère un geste, un miracle et que sa petite fille lui soit rendue... Sa foi, son espérance et son amour n'ont plus rien d'autre que cela pour horizon.

Si la question posée la semaine dernière par Laurence est bien celle qui est posée à nouveau aujourd'hui à travers Jaïros – qui est Jésus pour nous ? – elle en implique une deuxième : quel est l'horizon de notre foi ? Dit autrement : qu'attendons-nous de Jésus ? Un ou des miracles, à vues humaines ? Ou autre chose que nous ne saurions dire parce que nous ne pouvons même pas l'entrapercevoir ? La fin de l'histoire de Jaïros va ouvrir des horizons.

Avant d'y aller voir, une autre personnage vient s'immiscer dans cet histoire qui aurait pu être simple. Un second récit, en abîme du premier. Une femme, une anonyme cette fois-ci, elle est malade, sujette à des pertes de sang depuis douze ans, donc impure et exclue de la synagogue, exclue de toute vie sociale, qui s'est ruinée en médecins qui n'ont pas pu la guérir, bien au contraire, elle n'a plus rien, elle n'est plus rien. Elle n'a plus d'autre espoir que celui de toucher le vêtement de Jésus et sûrement que... mais pas de face, cela lui est interdit. Là où Jaïros a commis deux transgressions, elle aussi en commet deux en se mêlant à la foule et en touchant le manteau d'un homme.

Pour elle, qui est Jésus ? Comme pour Jaïros : son dernier espoir. Elle touche, et aussitôt ses pertes s'arrêtent. Aussitôt, elle sait. De même pour Jésus qui sait tout de suite que quelque chose s'est passé. En marche, il s'arrête. Il ne veut pas être réduit à l'état de talisman. Il n'est pas un objet magique qu'il suffirait de toucher pour obtenir ce que l'on aurait souhaité. Il n'est pas davantage une patte de lapin, un fer à cheval ou même un objet de dévotion. Ce à quoi il est trop souvent réduit à travers des crucifix. Il n'est pas un dispensateur de miracles, un distributeur automatique de guérisons. Il s'arrête pour remettre de la parole, mettre des mots sur les maux qui ont cessé. Il questionne. Ses disciples n'en savent mais. La femme, de peur, se jette à ses pieds et ose enfin la parole. La muette devient parlante, elle dit *toute la vérité*.

Elle s'ouvre complètement à Jésus. Sa foi est là, dans cette ouverture. *Je suis le chemin, la vérité et la vie*, proclame Jésus. La femme a fait le chemin, elle a dit la vérité, elle a trouvé la vie. Ce que la phrase de Jésus ne fait que constater : *ta foi t'a sauvée*. Ce n'est pas Jésus qui l'a sauvée, mais sa propre foi. Et Jésus de la remettre dans le circuit de la vie en l'appelant *fille*, c'est-à-dire celle qui est en relation. Elle n'est plus une femme rejetée, seule, mais redevient un être en relation. La vie s'ouvre à nouveau devant elle, elle va pouvoir donner la vie.

Entre temps, la fille de Jaïros, elle, est morte. C'est ce que les serviteurs viennent lui dire. Évolution du langage. Elle n'est plus *la petite fille* de son père. Elle est *fille*, même terme que Jésus vient d'utiliser pour interpeler la femme guérie. À la fin du passage, on apprend qu'elle a douze ans. Douze, c'est le lien entre la femme qui était malade et la fille de Jaïros. Un temps plein, un temps de maturité, l'âge à partir duquel une enfant peut être mariée. Mais aux yeux de son père, elle demeure une « petite fille ». Il l'a enfermée dans cet état et ne peut se résoudre à la voir devenir « fille », puis *jeune-fille*. L'enfant est endormie dans cet état que son père veut pour elle, ou plus exactement dans l'état où il veut qu'elle soit pour lui. La suite du récit la désigne comme *l'enfant* – terme neutre – avant que Jésus ne la prenne par la main et l'éveille à elle-même en l'appelant *jeune-fille*. Pour ce faire, il a emmené près de l'enfant son père et sa mère jusque-là absente, figure de femme, figure maternelle à laquelle l'enfant éveillée va pouvoir s'identifier pour trouver son chemin et sa vérité d'être. Jésus apparaît ici comme étant l'homme qui a libéré l'enfant de l'empreinte de son père afin de lui permettre de trouver une autre figure d'identification en sa mère. La « petite fille » aux yeux de son père, « fille » à ceux des serviteurs, va enfin pouvoir devenir qui elle est : une jeune-fille éveillée, qui marche dans sa vie autonome, l'existence – l'être hors du père – qui reçoit à manger, comprenez qu'elle a faim, qu'elle a des besoins, des désirs et des envies... elle est bien en vie.

Dans ce double récit, Jésus apparaît comme le libérateur. Celui qui permet la libération de la femme et de la jeune fille pour ne pas dire jeune femme. Bien sûr, il y aurait une autre lecture possible, plus traditionnelle qui verrait dans ce passage l'annonce de la propre résurrection de Jésus. Cependant, je ne suis pas certain que ce soit celle-ci qui prévale. Je lui préfère celle de la libération.

La femme comme Jaïros et les disciples de dimanche dernier sont dans la peur.

La femme comme la fille de Jaïros et les disciples de dimanche dernier sont dans le « pas encore » : pas encore de foi, pas encore de possibilité de maternité, pas encore jeune femme.

À chacune et chacun Jésus propose la voie de la foi pour s'opposer à celle de la peur et du pas encore.

À nous aussi la question de ces dernières semaines est posée : pour vous, qui est Jésus ? Le ressuscité du matin de Pâques, certes. Le Messie ou le Fils de Dieu... réponses des confessions de foi classiques. Mais encore, est-ce seulement suffisant ? Et quels liens avec la vie de tous les jours ?

Ces récits de l'évangile de Marc sont ancrés dans le concret de la vie quotidienne. Une lecture uniquement spirituelle ne saurait suffire à en révéler les richesses, comme une lecture que matérielle ferait de Jésus cet objet magique qu'il a refusé d'être.

Ces derniers temps, à plusieurs reprises, j'ai fait référence à des croyants et des croyantes volontiers rattaché.e.s au courant mystique. Contrairement à ce qui est généralement pensé, la mystique n'est pas coupée de la réalité. Bien au contraire, elle s'en imprègne, s'en nourrit et la nourrit.

Qui est Jésus ? Pour moi, vous l'aurez compris, le libérateur. Celui qui m'affranchit de ce qui pourrait me rendre stérile comme pour la femme malade ; celui qui m'éveille à mon état d'être ; celui qui me dit : « N'aie pas peur, crois seulement ». Et ce « crois seulement », je le comprends par le verbe croire, mais aussi par celui de croître, telle la petite fille devenue jeune fille. Jésus est celui qui me met en chemin, dans la vérité de qui je suis, il me fait grandir en vie...

Et vous ?

Musique : Louis Vierne, Berceuse

Envoi & bénédiction

En guise d'envoi, une pensée de Jean Alexandre, pasteur, poète, penseur. Voici¹ :

Le dimanche est pour moi, bel et bien, [la journée] où l'on refuse, passionnément, pour soir-même et pour le monde, la destruction...

C'est le temps où vous allez oublier un peu votre moi pour vous tourner vers le monde et son insondable splendeur, son insupportable violence, et son inébranlable espérance.

Car il n'y a pas, à la vie, d'autre sens, ou pas d'autre absurde que ce qui s'y passe, et ce qu'on en fait, allant de toute façon, vers l'avenir. Un avenir que l'on peut bâtir ou détruire, au choix.

Pour lequel on peut se relever, ou devant lequel on peut au contraire se coucher.

C'est pourquoi le seul message utile que la foi chrétienne puisse nous communiquer est celui-ci. « Il s'est relevé, il s'est vraiment relevé ! »

Bruneau Jousellin, pasteur

¹ Jean Alexandre ; jeanalexandre.fr